

Jean-Baptiste André Godin à Marie Howland, 21 décembre 1885

Auteur·e : Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Informations sur le document source

CoteFG 15 (25)

Collation6 p. (242r, 243r, 244r, 245v, 246r, 247r)

Nature du documentCopie à la presse d'un manuscrit

Lieu de conservationBibliothèque centrale du Conservatoire national des arts et métiers, Paris

Citer cette page

Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888), Jean-Baptiste André Godin à Marie Howland, 21 décembre 1885, Équipe du projet FamiliLettres (Familistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle) consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Famililettres/items/show/51917>

Copier

Informations sur l'édition numérique

ÉditeurÉquipe du projet FamiliLettres (Familistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Présentation

Auteur·e[Godin, Jean-Baptiste André \(1817-1888\)](#)

Date de rédaction[21 décembre 1885](#)

Lieu de rédactionGuise (Aisne) - Familistère

Destinataire[Howland, Marie \(1836-1921\)](#)

Lieu de destinationHammonton (New Jersey, États-Unis)

Description

Résumé Marie Howland a écrit le 8 décembre à Marie Moret pour demander à Godin de rédiger une lettre sur le projet de colonisation de Sinaloa destinée à être publiée dans son journal. Il la prévient que sa lettre n'est pas faite pour être publiée. Il lui rappelle que dans sa réponse du 18 mai 1885, Marie Moret lui avait déjà fait part de son avis sur son projet de colonie, qu'il juge voué « à un avortement pire que celui dont Considerant nous a donné le spectacle au Texas ». Godin lui présente les difficultés de cette entreprise, qu'il compare à celle de la colonisation du Texas, et il la dissuade de la mettre en œuvre. À propos de *Solutions sociales* : il lui confirme qu'il a offert 1 000 F à Lovell pour l'édition américaine, que Lovell a accepté, mais qu'il ne lui a pas envoyé les corrections à faire au texte, la voyant absorbé dans son projet de colonisation. Dans le post-scriptum, il lui signale qu'il a envoyé un numéro du *Devoir* à monsieur Alden de New York.

Notes La lettre de Marie Moret à Marie Howland du 18 mai 1885, à laquelle Godin fait référence, est copiée sur les folios 454r à 457v du registre FG 41 (1) de la correspondance active de Marie Moret.

Mots-clés

[Communautés](#), [Édition](#)

Personnes citées

- [Alden \[monsieur\]](#)
- [Colонie coopérative de Topolobampo](#)
- [Colonia de La Réunion \(Texas\)](#)
- [Lovell, John Wurtele \(1851-1932\)](#)
- [Moret, Marie \(1840-1908\)](#)

Œuvres citées

- [Godin \(Jean-Baptiste André\), *Solutions sociales*, Paris, A. Le Chevalier, 1871.](#)
- [Le Devoir, Guise, 1878-1906.](#)
- [The credit foncier of Sinaloa, Topolobampo, Sinaloa, 1885-.](#)

Lieux cités

- [New York \(New York, États-Unis\)](#)
- [Sinaloa \(Mexique\)](#)
- [Texas \(États-Unis\)](#)

Notice créée par [Pauline Pélissier](#) Notice créée le 14/06/2024 Dernière modification le 27/09/2024

Guise Familistère 21 X^{bre} / 242

Ma chère amie,

En écrivant, le 8 de ce mois, à mon amie Marie Moret, vous me mettez en demeure de vous écrire au sujet de nos projets de colonisation à Sinaloa et de façon à ce que vous puissiez imprimer ma lettre dans votre journal.

La présente, j'ai le regret de vous le dire, n'est pas du tout faite pour être imprimée et vous allez en juger vous-même.

Dans sa lettre du 18 mai dernier, mon amie vous a déjà exprimé mon sentiment sur nos projets de colonisation. Vous comprendrez donc combien il m'en coûte d'être obligé de vous écrire lorsque je me sens dans l'impossibilité de vous donner le moindre encouragement pour une entreprise dont le point de départ et les éléments me paraissent devoir conduire à un avenir tout pire que celui dont Consideran nous a donné le spectacle au Circa.

Mme Marie Howland

Vous paraissiez ne pas vous rendre compte, ma chère amie, de l'intervalle considérable qui sépare la conception fantaisiste d'une entreprise, imaginée dans le cabinet, des difficultés de la réalisation. Votre projet ne repose que sur des données forcément incertaines, sur de simples espérances, puisque nous ne possédez pas même encore de terrains pour notre base d'opérations. Aucun ingénieur aucun architecte n'a donc pu visiter les lieux, ni étudier les moyens de mise en œuvre. Ce n'est pas ainsi qu'on peut fonder quelque chose.

Vous faites des projets de ville grandiose, vous imaginez des chemins de fer, des palais construits, des théâtres, des écoles, des salles de réunion, des concerts, la vie agréable et facile sous tous ses aspects, quand, en réalité, il vous faudra, pendant dix ans, au moins, dans l'isolement où nous projeter, de nous placer, nous contenter de la vie sauvage, ou tout au moins de la vie la plus rustique et la plus laborieuse qu'il soit possible d'imaginer. Ce ne sera qu'après de longs efforts que notre colonie pourra trouver un peu

de bien-être, et encore à la condition que vous ayez pour la conduire les hommes les plus capables.

Mais comment accordez-vous ces hommes, tout que vos projets ne reposeront pas sur des données positives ? Les hommes doivent être pratiques et à la fois soucieux de la destinée de ceux qu'ils entourent dans leurs entreprises ne s'attacheront pas à une conception sans base sérieuse.

Nous avons englouti environ deux millions au Texas sur des données plus précises et des études plus avancées que les vôtres. Je vroyais aller réaliser là le Famililité et c'est seulement en France au milieu des ressources de la vie civilisée que j'ai pu le faire. Ne perdez pas de vue cet enseignement. Pour des gens qui savent la vie agréable comme sont la plupart de nos souscripteurs auxquels vous parlez d'un idéal impossible, ce n'est pas au désert qu'il faut aller. Il faut, au contraire, le contact de la vie civilisée et toutes ses ressources pour le réaliser. C'est encore là qu'on peut le mieux et le plus facilement édifier les grandes choses. Dans un pays neuf,

on ne peut faire que des choses rudimentaires,
au niveau des ressources du milieu.

Vous parlez de partir au printemps
prochain. Que ferez-vous à Sinaloa ?
Comment vivrez-vous ? Où logerez-vous ?
Pour les débuts d'une telle entreprise, si
elle revêtait un caractère sérieux, il faudrait
toute une armée de spécialistes : architectes,
maçons, serruriers, charpentiers pour
construire des maisons ; il faudrait avoir
organisé, à l'avance, des convois de vitres
arrivant sur les lieux en temps convenable ;
et ce serait seulement quand les habitations
et les exploitations agricoles seraient établies
que nous pourrions y aller. Autrement,
nous allons courir à des privations cruelles
pour lesquelles vous n'êtes pas faite
et nous serez exploitées par les intrigants
et les aventuriers qui se mettront à
notre suite. Voilà quel sera le résultat
d'une propagande aussi peu mesurée
que celle faite pour les plans de M.
Owen.

Cette lettre, ma chère amie, ne va
pas du tout remplir votre attente ; elle
vous peinera, si elle porte atteinte à
nos illusions ; mais je me féliciterais

néanmoins de vous l'avoir adressée, si elle pouvait ^{vous} déterminer à ne pas donner suite à des projets que je considère comme le point de départ des plus cruelles déceptions et des plus grands malheurs pour vous.

Vous sentirez, j'en suis convaincu, que ma sympathie pour vous est le seul mobile de cette lettre que j'aurais bien préféré n'avoir pas à vous écrire.

Vous comprendrez aussi, maintenant, les motifs de l'absolue réserve du "Démocrate" à l'égard de votre entreprise et de votre journal. Cette réserve ne pourra cesser que le jour où les faits m'auront prouvé que le crédit financier de Simaloa entre dans la voie de la réalisation pratique, est une œuvre vitale et réellement digne de l'attention des penseurs. En attendant, je ne puis que m'abstenir de la juger publiquement, aussi, je le répète, cette lettre n'est pas faite pour être publiée.

Un mot maintenant, ma chère amie, concernant solutions sociales. J'ai offert, comme vous le savez, deux mille francs d'indemnités à M. Lovell

somme que je lui paieraïs en recevant
un premier exemplaire de l'édition
projetée. M. Lowell m'a répondu qu'il
acceptait en se réservant toutefois de me
rembourser cette somme, si la vente
du livre devenait fructueuse pour lui.

S'il en était ainsi, je lui ferai savoir
que ce n'est pas à moi qu'il aurait à
rembourser, mais à vous compter la
somme à nous-mêmes.

Je ne sais quelle suite sera donnée à
ce projet d'édition. En vous voyant aussi
absorbée dans votre entreprise de colonisation,
je ne me suis pas préparé à vous envoyer
les corrections à faire à Solutions sociales.
Voyant que ~~le temps~~ ce serait du temps
perdu pour moi, parce que vous deviez
être dans l'impossibilité de vous occuper
de mon livre.

Cagnez, ma chère amie, pour vous
et M. W. Land, les meilleurs sentiments
de Marie et l'assurance de mon amitié.

Godin

Le Demain que vous demandez pour
M Alden, de New York, part
aujourd'hui.